



Xavier Raufer – octobre 2011

• J'ai écrit ce texte en juin 1988, à la demande d'experts officiels peu versés en hérésiographie chi'ite... Il me semble intéressant de le reprendre au vu de la situation actuelle. XR.

• Copyright Xavier Raufer

## **LES LIENS ENTRE LA SYRIE DES ASSAD ET L'IRAN ISLAMIQUE : LA DIMENSION OCCULTEE**

*[Le titre original était bien sûr « ...entre la Syrie de Hafez el-Assad... »]*

On explique d'usage la permanence des liens entre la Syrie des Assad et la République islamique d'Iran par l'économie (livraisons gratuites de pétrole), ou par la realpolitik (haine de l'Irak). Or si ces deux facteurs existent, ils semblent secondaires par rapport à la dimension *théologique* de liens forgés depuis bientôt soixante ans [*en 1988*] entre « Alaouites » et chi'ites duodécimains.

Révéler ces rapports souterrains impose de plonger, pour quelques explications préliminaires, dans l'univers complexe de l'hérésiographie islamique. Ceux que l'on nomme improprement les « Alaouites » de Syrie sont en fait les disciples de Abou Chou'ab Mohamed ibn Nusaïr al-Numaïri, pittoresque personnage mort en 883 (AD), qui fréquenta les cénacles des trois derniers imams chi'ites (duodécimains). Les idées et propos d'ibn Nusaïr lui valurent d'être chassé de l'entourage de ces derniers, et maudits par eux. En outre, ces imams avertirent leurs fidèles du côté dangereux des théories prônées par ibn Nusaïr.

Celui-ci se proclama alors la seule autorité légitime capable de présenter et interpréter les enseignements des imams, du fait des relations spéciales qu'il entretenait avec eux. Ibn Nusaïr finit par s'auto-proclamer la « porte » des imams, c'est à dire :

- Le seul moyen d'accès à l'enseignement ésotérique des imams pendant leur occultation,
- Le seul héritier de leur savoir,
- Leur seul représentant sur terre.

Pire encore, ibn Nusaïr rejeta le dogme fondamental de l'islam faisant de Mahomet « le sceau des prophètes », celui qui clôt le cycle des prophéties, et se proclama prophète et messager de Dieu - démarche parfaitement hérétique, jamais même imaginée par le chi'isme duodécimain.

De l'enseignement d'ibn Nusaïr émergea une religion étrangère à l'islam (même chi'ite), mais proche d'autres hérésies à cette même religion : l'ismaélisme (ou chi'isme septimain) et culte des Druzes :

- Déification des douze imams, supérieurs à Mahomet,
- Croyance en une trinité divine composée d'Ali (en numéro 1), de Mahomet et de Salman al-Farsi (premier compagnon perse du Prophète),
- Croyance en la réincarnation et la transmigration des âmes,
- Abolition des cinq « piliers » de l'islam (profession de foi, prière, jeûne, aumône et pèlerinage),
- Pratique ésotérique intensive, enseignement religieux secret, progressif, initiatique et interdit aux femmes,
- Livres sacrés secrets, différents du Coran,
- Culte (pseudo-shamanique) rendu à des fontaines, des arbres sacrés ou des astres (Ali est adoré comme « prince des étoiles ») et les deux principaux clans « alaouites » syriens étant les *Shamsi* et les *Qamari* (clan du soleil et clan de la lune).
- Repas sacrés où l'on partage le pain et le vin, comme « chair et sang de Dieu ».

Cette bizarrerie religieuse fut bien sûr violemment condamnée par les sunnites comme par les chi'ites : pour tous, les Nusaïri (nom correct de la secte) sont devenus « ghoulats » (ceux qui vont trop loin, qui dépassent les bornes) en divinisant Ali.

La condamnation la plus sévère de la secte Nusaïrie - que les Alaouites d'Anatolie et du Kurdistan refusent de reconnaître - fut prononcée par le grand penseur de l'islam médiéval ibn Taymiyya, qui, dans sa célèbre « fatwa sur les Nusaïri », les déclare « Pires que les Juifs, les chrétiens - pires mêmes que les païens » ; bref, des incroyants, des hérétiques et des idolâtres, ce, du fait :

- De leur théologie (divinisation d'Ali et de sa descendance ; haine des trois premiers califes ; rejet du concept de résurrection ; foi en la transmigration des âmes),
- De leur supposée dépravation (licence sexuelle et consommation d'alcool),
- Enfin, de leurs constantes trahisons de l'islam - les Nusaïri ayant été d'efficaces alliés pour les Croisés d'abord, puis pour les Mongols (par la suite, des Français, durant le mandat sur la Syrie).

Ce n'est pas un hasard si Marwan Hadid, l'un des dirigeants [en 1988] des Frères musulmans (sunnites) syriens était un fidèle disciple de Seyyed Qutb, doctrinaire majeur de l'islamisme radical égyptien moderne ; Qutb qui fonda lui-même sa doctrine sur les écrits d'ibn Taymiyya.

Hadid soulignait que les Nusaïri persévéraient dans leur trahison de l'islam : entente avec les colonisateurs français avant-guerre ; secours porté aux chrétiens libanais en 1976. Comme ibn Taymiyya recommandait d'excommunier les Nusaïri et de ne surtout jamais les faire combattre aux frontières de l'islam, Hadid concluait : comment avoir confiance en eux pour lutter en première ligne contre Israël ?

Bref, pour les Frères musulmans, notamment syriens, les Nusaïri ne sont tout simplement pas des musulmans et le culte fondé par ibn Nusaïr n'a rien à voir avec la révélation de Mahomet.

Hérésie, apostasie : depuis le début du XXe siècle, ce risque énorme - puni de mort à tout coup - a poussé la secte nusaïrie à tout tenter pour obtenir un certificat de bonnes mœurs islamiques par d'authentiques et incontestables autorités spirituelles musulmanes.

Première démarche dans la décennie 1920 : se faire reconnaître comme « Alaouites » par la puissance mandataire française - passant ainsi plus aisément pour une secte chi'ite, donc intégrant le périmètre de l'islam. Et puis, aux yeux de l'opinion musulmane, la personne d'Ali était plus glorieuse que celle d'ibn Nusaïr... Notons que l'apparementement chi'ite n'était pas totalement factice ; Nusaïri et duodécimains ayant au moins en commun de reconnaître la lignée des 12 imams.

En 1922 donc, durant le mandat français, l'autorité coloniale autorise l'établissement en Syrie de cours de justices propres aux « Alaouites » où, ces derniers n'ayant pas d'école juridique propre, s'appliquera le code chi'ite duodécimain.

Clairement, les coutumes shamaniques nusaïries étaient aussi éloignées des écoles juridiques, tant chi'ites que sunnites, mais les néo-« Alaouites » y gagnaient une autonomie de facto. Preuve de leur indifférence au chi'isme : à l'époque, nul mufti « Alaouite » n'étudiera le droit canon chi'ite à Nadjaf ou à Qom. Les Nusaïris se contentèrent d'inviter chez eux quelques mufti chi'ites du Sud-Liban qui repartirent une fois transmises leurs connaissances en jurisprudence duodécimaine.

Preuve du persistant mystère « Alaouite » pour tous les musulmans de la région : dans la décennie 1930, cheikh Abdel Hussein Charafeddin, éminent religieux chi'ite de Tyr, visite un cheikh sunnite de Lattaquié (port syrien proche du djebel Alaouite), pour s'informer sur les Nusaïri, dont il déclare « tout ignorer ».

Nouvel effort de camouflage en 1936, quand la Syrie accède à l'indépendance : un groupe de cheikhs « Alaouites » fait à sons de trompe profession de foi musulmane et déclare observer les cinq « piliers » de l'islam, alors qu'une conférence religieuse « Alaouite » écrit au ministère français des Affaires étrangères pour insister sur la nature musulmane de leur culte.

Haj Amine el-Husseini, mufti (sunnite) de Palestine, publie encore une « fatwa » favorable aux « Alaouites », déclarés musulmans et dignes de l'estime des autres forces islamiques. Mais ce décret politique anti-colonialiste ne pèse pas lourd. Les grands centres théologiques sunnites (al-Ahzar, au Caire) et chi'ites (Nadjaf, Irak ; Qom, Iran), restent muets sur la question.

En 1947, le grand Ayatollah irakien Mohsen el-Hakim s'intéresse aux « Alaouites » de Syrie. Il demande à Habib el-Ibrahim, mufti chi'ite de la Beka'a libanaise, de visiter le djebel alaouite et de lui faire rapport. Résultat : dès 1948, douze étudiants-mollahs nusaïris partent étudier à Nadjaf. Mal reçus, désorientés, ils rentrent vite chez eux.

On tente donc l'inverse : une *Société pour la promotion du chi'isme* est installée à Lattaquié, avec annexes à Tartous, Baniyas, etc. Puis un émissaire de Nadjaf, lui-même libanais, retourne au djebel alaouite ; une autre poignée de Nusaïris étudie à Nadjaf avec le grand Ayatollah el-Hakim - rien important.

Or en 1970, Hafez el-Assad s'empare du pouvoir - les « Alaouites » dirigent désormais la Syrie. Les fondamentalistes sunnites colportent aussitôt des rumeurs sur les Nusaïri « adorateurs du diable », vite renforcées par un premier projet de constitution où l'islam n'est plus religion d'Etat.

Flairant le danger, les cheikhs « alaouites » craignent une émeute contre leur communauté - très minoritaires, rappelons-le, de 10 à 15% de la population - ils réaffirment leur foi musulmane mais n'ont personne pour l'authentifier sérieusement, les cheikhs sunnites officiels syriens s'étant discrédités par leur servilité envers Hafez

el-Assad. Un certificat de bon-islam d'al-Ahzar étant exclu, il faut d'urgence, à ces cheikhs « alaouites », une fatwa d'un religieux chi'ite majeur.

Au même moment, la guerre civile menace au Liban. Moussa Sadr, chef des chi'ites locaux, cherche des alliés de poids : quel bouclier plus sûr que la Syrie pour son « Mouvement des déshérités » ? Sadr connaît Hafez el-Assad à qui il écrit parfois ses discours <sup>1</sup>. En juillet 1973, à Tripoli, devant les plus éminents cheikhs « alaouites » syriens, Sadr intègre les « Alaouites » libanais (± 20 000 entre Tripoli et l'Akkar) dans son Conseil supérieur chi'ite, fondant cette reconnaissance sur la (modeste) autorité de l'Académie de recherche islamique, obscur département de la mosquée al-Ahzar.

« Cet acte arrangeait les chi'ites libanais qui gagnaient en autorité en s'assimilant au clan dirigeant syrien. Les dirigeants alaouites syriens tiraient, eux, une autorité nouvelle de la reconnaissance de leur identité chi'ite ; car des musulmans syriens dénonçant une influence chrétienne dans les pratiques religieuses alaouites, discréditaient leur droit à diriger un Etat musulman <sup>2</sup>.

Une intégration confirmée par le successeur de Moussa Sadr, Mehdi Chamseddine :

« Il n'y a pas de sectes à l'intérieur de la communauté chi'ite. Quand nous disons Alaouites ou Ismaéliens, cela signifie des nuances régionales ou historiques, des allégeances politiques et non des différences religieuses. Les chi'ites sont absolument indivisibles et partagent tous la même foi dans les 12 imams » <sup>3</sup>.

Mais il est dès lors clair que cette intégration est politique et non religieuse : l'autonomie théologique des « Alaouites » reste entière et nulle autorité religieuse majeure de Nadjaf ou de Qom ne garantit ce rapprochement.

Seul l'ayatollah Seyyed Hassan Chirazi, religieux iranien modeste, préface une brochure de propagande « alaouite » intitulée « Les Alaouites sont du Parti (*chi'at*) de la Maisonnée du Prophète (*Ahl el-Beit*) ». Pour ce texte, les croyances et pratiques religieuses des « Alaouites » de Syrie et du Liban sont conformes au chi'isme duodécimain ; Chirazi déclarant avoir lui-même vérifié cette conformité (une exigence en droit islamique).

#### **L'Ayatollah Seyyed Hassan Chirazi**

Fils de l'Ayatollah Seyyed Mehdi Habibullah el-Husseini el-Chirazi. Iranien, né à Nadjaf, Irak, en 1934. Etudie à Kerbala, d'abord avec son père puis avec les ayatollah Mohamed-Ali el-Milani, Mohamed-Reza el-Esfahani et Mohamed el-Chirazi (son frère). Militant actif d'al-Dawa, il est arrêté et torturé par la police irakienne et s'enfuit au Liban en 1970 ; il s'y fixe et en reçoit la nationalité en 1977. Il y écrit des traités islamiques, d'éthique, etc. et fonde l'institut religieux *Hawza el-Zeinabia*, où il enseigne. Ayant rencontré à plusieurs reprises Hafez el-Assad, il évolue dans la communauté chi'ite libanaise. Il est assassiné à Beyrouth le 2 mai 1980 (sans doute par des agents irakiens) - alors qu'il se rend à une cérémonie en l'honneur du grand Ayatollah Baqr el-Sadr, lui aussi victime des mêmes baasistes irakiens.

---

<sup>1</sup> Source : Mustafa Tchamran, interviewé par Hamid Algar à Téhéran le 16 décembre 1979.

<sup>2</sup> « Syrian intervention in Lebanon », Naomi Joy Weinberger, Oxford University Press, 1986.

<sup>3</sup> Interview dans « Magazine », Beyrouth, 15 décembre 1979.

En termes de réputation dans le monde islamique, les choses s'aggravent encore pour les « Alaouites » quand en 1976, au Liban en pleine guerre civile, Hafez el-Assad vole au secours du camp chrétien. Dans cette manœuvre, les sunnites voient une continuation de la séculaire pratique « alaouite » de trahison de l'islam. En Syrie, cette réaction des islamistes (notamment, Frères musulmans) débouche sur des émeutes et même, des actes de guérilla urbaine.

Mais si le régime syrien s'appuie désormais sur des autorités chi'ites pour soigner son image « musulmane », la secte « alaouite » refuse toujours toute autorité théologique d'une « Source d'imitation » (grand ayatollah) chi'ite<sup>4</sup> et garde jalousement ses secrets.

En février 1979, la révolution islamique triomphe en Iran. Dès lors les Frères musulmans, même syriens, soutiennent le pouvoir nouveau et reconnaissent l'autorité (politique) de l'imam Khomeini. Leur déception sera immense : dès avril 1988, une dure répression frappe les villes syriennes de Alep et Hama, alors que la radio du régime émet depuis Damas les louanges de l'ayatollah iranien Khalkhali sur le pouvoir syrien. Pire, Khalkhali décrit mes *moujahidine* sunnites comme « des bandes exécutant la politique de Camp David... en collusion avec l'Égypte, Israël et les États-Unis ».

En février 1982, la ville de Hama est détruite par les Forces spéciales syriennes et sa population, en partie massacrée (de 7 000 à 20 000 morts). Peu après, AbdelHalim Khaddam, le N°2 syrien d'alors, se rend à Téhéran à la tête d'une forte délégation. Reçu avec faste, il repart nanti d'un juteux traité commercial et économique. En prime, un communiqué commun souligne les « objectifs communs » de la Syrie et de l'Iran.

Côté iranien, cette alliance ne s'est pas nouée aisément : les Affaires étrangères la souhaitaient, le ministère de l'Orientation islamique et les chefs du corps des Gardiens de la révolution étaient contre - et bruyamment. A peine Khalkhali rentre-t-il de Damas que la revue chi'ite iranienne « Oumma Islamique » l'attaque violemment ; il y est qualifié d'« irresponsable » et Assad, de « marionnette des superpuissances ». Le régime syrien, lui y est dépeint comme « anti-islamique et tyrannique (*taghouti*), peuplé de laquais de l'impérialisme et du sionisme ».

A Téhéran, le réalisme finit alors par triompher. Mais si le régime « alaouite » syrien a eu, et a encore, besoin des chi'ites comme garants de bonnes mœurs musulmanes, l'alliance Damas-Téhéran repose sur des *intérêts* communs et non sur une *foi* commune. Quand, dans la décennie 1980, des dirigeants iraniens visitent la Syrie (Khalkhali, Mir Hussein Moussavi, Rafiq Doust, etc.) ils parlent politique, stratégie, commerce, mais *jamais* des opinions, croyances ou rituels des « Alaouites », dont, alors et sans doute encore aujourd'hui - ils ignorent tout. **XR.**

---

<sup>4</sup> Par exemple les grands Ayatollah Moussavi Kho'i, de Nadjaf, ou Chariat Madari, de Qom.